

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue du Porton n. 237.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fête, excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Dimanche 7. — Prise de l'Île d'Olm, par le général Drouot d'Elon (1807).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU PORTON, N^o. 237.

MONTEVIDEO.

6 mai 1843.

DU MINISTÈRE ACTUEL

Nous nous souvenons tous de la dernière entrée dans cette capitale du brigadier général D. Fructoso Rivera, lorsqu'il était encore président, et de la décision qui éleva au ministère MM. Santiago Vasquez Muñoz, et le colonel Pacheco y Obes; nous nous rappelons tous le moment où M. le général Paz fut nommé commandant général d'armes, et le décret qui confia la police à l'active intelligence du jeune patriote qui la dirige aujourd'hui.

La bataille de l'Arroyo Grande, qui n'était qu'un échec dont il était facile de se relever, avait, grâce à l'imprévoyance calculée de quelques hommes ingrats envers leur patrie, produit des résultats qui dans cette ville avaient fait naître de sérieuses inquiétudes. Les négres avaient été armés, il est vrai; mais cette mesure, excellente, et qui a été plus tard d'une grande importance, n'était qu'un moyen pour écarter des projets dont l'exécution était remise à une époque plus reculée. Il y avait, dans certains ressorts de ce gouvernement agissant par sa faute, une langueur déplorable, et la paralysie, qui le gagnait peu à peu, menaçait de ne pas même lui laisser l'honneur de périr dans des convulsions, et de lutter du moins contre la mort en se débattant.

FEUILLETON.

UN DISCIPLE DE CAGLIOSTRO.

(Suite et fin).

— D'ailleurs, continue le conte en s'animant, est-il rien de mieux attesté, de plus inexplicable, humainement parlant, que les cas si multipliés de la seconde vue et du pressentiment chez les montagnards de l'Écosse? Samuel Johnson (et ce n'était pas un esprit vulgaire) alla sur les lieux, et ne put se refuser à l'évidence de ce qu'il avait vu.

Les critiques qui rédigent la *Revue d'Edimbourg* ne pouvant nier des faits trop attestés, se sont perdus dans un gouffre de théories contradictoires et chimériques, en essayant de ramener tout aux lois ordinaires de la physiologie.

Voici un livre qu'a écrit à cet égard un ministre anglican, homme éclairé, d'une bonne foi inattaquable, et

La prévoyance de l'illustre président de la République Orientale comprit parfaitement les causes de ce malaise contagieux, et coupa d'un seul coup le mal dans sa racine.

Il conclut, à la vue du spectacle dont, tous, nous avons été témoins, qu'il fallait pour ces circonstances critiques une administration nouvelle; que les finances devaient être administrées avec plus de régularité et d'ensemble; que les relations de la République avec les agents, les ministres et les représentants des puissances étrangères, devaient être suivies avec plus de talent et de dignité; que le ministère de la guerre devait être rempli par une intelligence vive et prompte, par une énergie que et vigoureuse volonté; il conclut que la police, cette clef de voûte de l'édifice d'un véritable gouvernement, devait être confiée à des mains actives, probes et pures.

Le ministère que M. le président Rivera créa immédiatement, a montré qu'il suffisait à la responsabilité que le président de la République l'avait cru capable de supporter, et qu'il pourrait au besoin en rendre bon compte à ses amis comme à ses ennemis.

Nous ne montrerons pas et nous ne voulons pas montrer quelle a été la part de chacun des ministres dans cette administration, qui, pour le bonheur du pays, subsistera long temps encore; il n'entre pas dans nos habitudes de flatter les individus, et de leur jeter à la tête des éloges personnels, qu'on répandie souvent, bien qu'on ait la conscience de les avoir mérités. Les actes de chacun d'eux forment pour nous un ensemble, dont nous avons le droit de nous emparer; et certes, il y a plus de gloire à mériter des louanges générales et impartiales comme les nôtres, qu'à entendre le bourdon retentissant d'un hosannah sempiternel.

Nous tracerons à grands traits le tableau des mesures principales que ce ministère a prises, et qu'il a mises, autant que possible, à exécution, pendant cette période, qui s'est écoulée depuis la dernière entrée en ville de président

personne ne s'est inscrit en doute contre ses assertions; fort extraordinaires en France, elles ont, dans les Hébrides et dans les Highlands, choses toutes simples. Jugez-en.

— La mort, nous assure l'écrivain, se prédit dans les Hébrides par un cri lugubre qu'on appelle *taiskh*, dans les montagnes, et *wraith*, dans la plaine. Ce cri est un gémissement de douleur très-rapide et très-distinct; il ressemble parfaitement à la voix humaine; il franchit les portes closes. Cinq vieilles femmes de l'île Ski étaient réunies dans la salle commune d'une métairie; un *wraith*, qui semble partir de la cheminée, frappe tout-à-coup leurs oreilles. Il leur semble que c'est la voix d'une jeune fille qui était là avec elles; on se regarde avec consternation; le lendemain, la pauvre enfant fut saisie d'une fièvre ardente; trois jours après, la tombe s'était refermée sur elle. J'assistai à son enterrement.

Voulez-vous un autre exemple d'apparition bien remarquable? c'est un médecin du 17^e siècle qui le rapporte, et c'est à lui-même qu'il était arrivé.

Ce docteur se nommait Archibald Pitcairn, ami inti-

D. Fructoso Rivera jusqu'aujourd'hui. Si nous oublions quelques détails, on excusera notre oubli, et la mémoire de tous rectifiera la note; c'est là une rectification qu'il convient à tous.

Le général Oribe était déjà tout près de Montevideo presque sans défense; l'illustre général Paz exerça avec tout l'acharnement du patriotisme ces noirs devenus libres, dont la gloire militaire consacrerait noblement l'indépendance; certains ennemis de la cause nationale, d'autant plus dangereux qu'ils étaient hypocrites, se contentèrent eux-mêmes en fuyant une patrie qu'ils avaient vendue; la garde nationale, enthousiasmée par cette force éctrique que l'énergie du gouvernement communiquait à tout, s'éleva au premier rang pour la défense de la patrie et les émigrés argentins sentirent se ranimer dans leur cœur l'espérance de revoir leur pays bien aimé.

L'argent était rare; on en trouva pourtant pour équiper cette admirable armée qui garde la ville; on en trouva pour la nourrir; on en trouva pour élever ces fortifications, qui se sont élevées comme par enchantement sous la direction et d'après les intentions du général Paz; et cet argent, on le trouva, sans rien donner à l'arbitraire. Les partisans de la cause ennemie, qui avaient jugé à propos de s'exiler, ont appris que les biens étaient à la disposition du gouvernement, et ils ont pu se dire que ce gouvernement loyal n'en abuserait pas.

Et ces 90 pièces d'artillerie qu'Oribe a jugé si formidables lorsqu'il arriva au *Cerrito*, quoique les remparts ne fussent pas encore achevés, d'où viennent-elles et d'où sortent-elles? Du trésor public obéré, des offres généreuses des patriotes ardents, offres qu'a provoquées la conduite rassurante du ministère.

Certes, lorsque des voix hypocrites appelaient le général Oribe dans cette capitale, lorsqu'il saluait de vingt et un coups de canon Montevideo que déjà il regardait comme sa propriété, lorsqu'il s'attendait à être inondé

me de Robert Lindsay, petit-fils de David Lindsay, roi d'armes et poète lauréat de la vieille cour d'Écosse, ils convinrent ensemble que le premier qui viendrait à mourir apporterait au survivant des nouvelles de l'autre monde, Lindsay mourut en 1675; Pitcairn se trouvait alors à Paris. La nuit même de cette mort Archibald dormait; un bruit léger le réveille; il aperçoit son ami debout près de son lit.

— Comment? toi ici!

— Apprends, mon cher, que je suis mort.

— Mort!

— Oui, l'on va m'enterrer demain; je suis venu pour t'emmener avec moi; veux-tu partir?

— Pas encore; je désire auparavant revoir nos montagnes et embrasser mes parents; tu n'es pas bien pressé, j'espère; asseois-toi donc!

— Je ne puis, il faut que je me retire; je viendrai une autre fois.

Depuis cette époque, Pitcairn ne passa pas une seule nuit sans rêver que Lindsay était vivant; mais il resta dix-neuf ans sans le revoir. En 1694, il tomba malade;

d'une avalanche de fleurs, il a dû être profondément étonné de voir que le seul déluge qui lui fut réservé fut un déluge de balles et de boulets. De qui cet étonnement fut-il le éloge? Du ministère. Quand vint la disette, lorsque les communications furent complètement interrompues avec la campagne, lorsque l'occupation de Maldonado empêcha l'intro-duction des viandes sèches à Montévidéo, la garde nationale, les nègres, l'Union, la légion argentine souffrirent avec un louable courage, avec une glorieuse persistance, des privations incalculables; c'est que toute cette brave armée se sentait dirigée et soutenue par des hommes énergiques et loyaux; c'est qu'elle savait qu'ils étaient déterminés à s'ensevelir sous des ruines plutôt que de se rendre; c'est qu'elle savait qu'il ne songerait pas à leurs intérêts privés, et qu'ils avaient fait cause commune avec tous sans arrière-pensée.

Nous n'ignorons pas, pour parler d'autres mesures, que les ont soulevés d'acclamations; nous voulons parler des patentes: mais si certains repré-entants eussent mieux compris leurs devoirs et leurs droits, qu'ils de plaintes eussent été étouffés, que de bou-ches qui imploreraient se seraient tues!

Et plus tard, quand la situation devint plus critique encore; quand le blocus paraissait reconnu; lorsque M. le consul de France, qui se dit neutre, luttait ouvertement contre le gouvernement oriental; lorsque M. Manleville, après avoir obtenu son traité de commerce, venait donner à ses promesses intéressées un démenti flagrant; lorsqu'Oribe publiait sa sanglant circulairé; seu, le gouvernement oriental conserva sa rigité, sa modération, sa bonne-foi: il prouva à l'Europe que beaucoup des agents européens ne comprennent pas la position de leurs nationaux, et il leur donna une leçon, une leçon qu'ils méritaient, et cela par sa seule conduite.

Qu'en est-il résulté? C'est que les Français, c'est que les Italiens, voyant leurs intérêts abandonnés par leurs repré-entants; sûrs des intentions et des actes d'un pa-eil ministère, comprirent qu'ils n'y avait de salut pour eux qu'en s'armant pour se délivrer eux-mêmes: ils comprirent cette vérité patente, et le gouvernement oriental, dont la sagacité et le bon-sens pénétrèrent que notre sécurité était la sienne, nous reconnut nos droits: qu'un consul prétendait nous confisquer. Désormais s'il périt, nous périssons avec lui: s'il est vainqueur, nous partagerons son triomphe, quoique notre bannière ne soit pas la sienne, et que notre nationalité nous distingue de lui.

Aussi, lorsque par quelque motif que ce soit, ce ministère quittera les affaires (nous lui souhaitons longue durée), il pourra, en s'adjoin-

gnant le général Rivera et le chef illustre à qui cette cité doit une bonne part de son salut, il pourra, comme Cicéron devant le peuple romain, prononcer en face de ses amis et de ses ennemis ces solennelles paroles: "Je jure que nous avons sauvé la patrie."

Le soulèvement de Corrientes, la prise de Morceles et l'anéanti-issement de Melgar, annoncent que le moment n'est pas loin où la République Orientale va marcher seule dans sa force et dans sa liberté. Que justice en soit rendu à qui de droit.

A. DELACOUR.

AVIS.

J'accepte la responsabilité de mes paroles, de mes écrits et de mes actes. Est-il un homme d'honneur qui ne les accepte? J'ose donc espérer qu'il n'arrivera à la pensée de personne que j'ousserai la complaisance jusqu'à donner place dans nos colonnes à des écrits qui ne seront pas revêtus d'une signature garantie par un nom qui me dise: "Cet homme qui écrit, c'est moi."

La main sur la conscience, je dis et je proclame, afin que ma voix soit entendue de tous, que je veux être la sentinelle avancée des intérêts français; je servirai mes compatriotes et je ferai toujours abstraction des individus, pour m'occuper des intérêts de tous. Jamais, tant que je serai rédacteur en chef, notre *PATRIOTE* ne sera l'organe d'idées anti-françaises.

Voilà ma profession de foi; elle m'est dictée par mon cœur. Que les incrédules l'enregistrent.

A. DELACOUR.

A propos de la lettre de M. le colonel Thiébaud.

La lettre de M. le colonel Thiébaud, que nous avons insérée hier, et qui est relative au conseil d'administration dont nous avions proposé la création, nous apprend que ce conseil est déjà créé. Nous avouons avec franchise que nous l'ignorions profondément, et que beaucoup de nos compatriotes étaient dans le même cas.

Nous n'avons aucune observation à faire sur les personnes qui composent ce conseil. Leur acceptation et la publicité donnée à leurs signatures suffisent pour répondre de tout.

Nous ajouterons, relativement à la légion des Volontaires Français dont nous sommes fier de faire partie, que rien de ce qui regarde le service ne pourra être publié dans le *Patriote*, sans l'autorisation formelle du colonel.

Quant aux questions générales, quant aux questions d'administration, d'organisation, d'hô-

pital, de gestion, etc., nous sommes convaincu que ceux même auxquels leur position donne place dans ces commissions responsables, entendent bien qu'un droit de contrôle sérieux existe.

lander ne quitte jamais, fût-ce pour se mettre au lit; à l'inséance dans le cœur du prophète. Arrête aussitôt, le délété était flagrant; l'arrêt ne se fit pas attendre, et la tête de l'assassin tomba au jour qui avait été prédit.

Je vous le répète, on ne fait pas, en Ecosse, grande attention à choses pareilles; cela se voit trop souvent pour occuper les esprits; il faut, pour qu'on en parle, qu'il y ait agglomération de circonstances de plus en plus étranges, comme dans l'histoire que je vais raconter. Non, vous ne la saurez que demain, car voici minuit qui sonne, et tout aguerri que vous êtes, vous ne dormiriez peut-être pas tranquille, si vous veniez de l'entendre; lorsque vous poseriez votre tête sur l'oreiller.

— A demain donc, répliqua le baron. Le bonhomme commence fort à radoter, ajouta-t-il *in patto*. Mais, à propos, la tournure qu'a prise notre conversation nous a fait perdre Auenschild de vue. Nous l'avons quitté à Palerme, relevant d'une grave maladie: qu'est-il devenu?

Il avait eu tellement peur de l'apparition de Felippo, car il est demeuré toute sa vie bien convaincu que c'était à un véritable spectre, réellement venu de l'autre monde, qu'était due toute cette catastrophe, qu'il se

hâta de quitter la Sicile et l'Italie aussitôt que ses forces lui permirent de se remettre en route; il renouça aux sciences occultes; il fit un auto-dafé de ses livres de magie et de tous ses appareils physico-diaboliques; il dit tout de bon adieu à un genre de vie qui ressemblait à s'y méprendre à celui d'un aventurier fripon; et comme il était toujours amusant et joyeux convive, un prince allemand, qui n'avait pas de bibliothèque, le choisit pour bibliothécaire.

Le *Patriote Français* sera l'organe de ce droit; sa loyale publicité sera une garantie pour tous.

A. DELACOUR.

AVIS AUX NEUTRES ETRANGERS.

Quoique demain, sept mai, commence la semaine; et que tous les étrangers qui ne seraient pas enrôlés dans les légions française ou italienne, doivent prendre les papelettes pour pouvoir tenir leurs portes ouvertes, Comme c'est demain dimanche, on prévient que lesdites papelettes se délivrent le lundi, 8, mais que, passé ce jour, ceux qui ne les auront pas prises devront payer vingt-cinq piastres d'amende.

Extrait du National.

Hier les chambres se sont réunies. Nous avons vu dire que le pouvoir exécutif leur a soumis un projet de loi d'intérêt, pour récompenser les légions française et italienne.

Extrait d'une lettre de M. de M..., en date du 2 courant.

Ami, bientôt je crois, vont finir les malheurs de notre pays. Le diable a emporté Oribe, déjà ses soldats l'ont abandonné. Quelques jours il nous arrive des dé-ertes de son camp. Notre armée va tous les jours en croissant en nombre comme en discipline; notre pays n'a jamais vu une armée aussi décidée; aussi ombreuse que celle que nous avons aujourd'hui.

Extrait de l'édit de police en date du 5 mai

Dans les 24 heures, après la publication de cet édit, se présenteront à la police municipale les détenteurs, possesseurs ou administrateurs, tant nant, à quelque titre qu'il se soit, sans aucune exception, les biens et revenus de D. Manuel Rossi, Ramon Dominguez, Mecho B. Au-te-g-i, Vicen e Ponce de Léon, Joaquin Pidalvez, Carlos Navia, Gerardo Bagueñ et José Cu balo.

Des Volontaires Français ont fait saisir un bâtiment portant une valeur de 4500 piastre, destiné pour le camp d'Oribe, un tiers de cette valeur sera affecté au hôpital, le reste appartient de droit aux auteurs de la prise.

il fut en grand danger; son ami lui apparut derechef, le prévint que l'époque de son départ était encore retardée: il renouvela son engagement de venir lui-même le chercher; mais il ne s'expliqua pas sur le moment.

Toutes ces circonstances, Pitcairn les a consignées sur un journal manuscrit qu'il tenait de ses actions.

Mais ces récits, fondés sur des témoignages individuels, ne vous paraissent peut-être pas assez attestés; qu'en direz-vous alors d'un événement auquel un débat judiciaire est venu donner autorité de chose jugée?

En 1687, à Killin, petite ville du comté de Perth, un *oyant* était assis à une table d'auberge; un montagnard étranger au canton et d'un aspect farouche vient aussi prendre place. A son approche, le *oyant* s'enfuit précipitamment, oubliant son chapeau, renversant le verre qui portait à ses lèvres. On court après; on le poursuit; on l'a atteint; on lui demande pourquoi ce trouble. Il répond que le nouveau venu périra, dans trois jours, sur l'échafaud, et qu'à cette révélation s'est joint un insurmontable instinct de terreur personnelle. Le montagnard se fâche, il se regarde comme outragé; il tire sa longue et lourde épée, la *claymore* qu'un High-

Il est mort, il n'a pas long-temps, causant volontiers de chaque chose, si ce n'est des ses vieilles aventures personnelles. J'avais capté sa confiance; je lui avais rendu quelques légers services; il me raconta un soir ce qu'il m'assura n'avoir jamais révélé à personne, l'histoire de la famille de Villa-Terme; il m'a encore appris, au sujet de Cagliostro, dont il avait connu ou deviné tous les secrets, des choses qui, des choses que. Elles sont vraiment bien singulières; je vous les dirai un autre jour.

G.

(Quotidienne)

PROJET DE LOI

Art. 1. Le P. E. est autorisé à procéder à l'acquisition de 20 lieues carrées de terres labourables, destinées à fonder des villes sur trois points ou plus du littoral de la République, au choix du pouvoir exécutif.

Art. 2. Il est également autorisé à acquérir 25000 têtes de bétail.

Art. 3. Les terres et animaux dont parlent les articles précédents, seront distribués à titre de récompense entre tous les étrangers qui ont pris ou qui prendront les armes pour la défense de la cause de la République, et qui appartiendront aux deux légions de Volontaires Français et Italiens.

Art. 4. Le pouvoir exécutif procédera dans le plus bref délai à la répartition sus-mentionnée, il prendra soin de donner dans cette opération la plus grande intervention possible à ceux qui ont droit aux récompenses, soit au moyen d'une commission par eux nommée, soit d'une manière convenue avec eux.

Art. 5. Que le présent projet soit communiqué au P. E.

Suarez, Vasquez, Pacheco y Obes, Muñoz.

Le colonel de la légion, au nom des Français, à leurs braves compatriotes du département de Maldonado.

Notre prise d'armes pour une sainte et noble cause a eu de l'écho chez vous. Nous nous en réjouissons sans nous en étourdir, car, partout où il y a des Français, il y a de l'honneur et du courage.

Nous avons pris pour devise : Les Français meurent et ne se rendent pas, et, pour cri de guerre : Vive la France! Vive la liberté!

Notre devise fut celle de l'immortel garde, notre cri de guerre celui de tous les bons Français. L'un et l'autre vous sont connus, et vous ne les démentirez pas.

Un séide de Rosas n'a osé nous menacer de mort. Loin de nous en imposer, nous nous courûmes aux armes, et c'est nous aujourd'hui qui menaçons cette horde d'assassins pour venger ceux de nos compatriotes qui ont succombés sous le fer de la trahison et de la lâcheté.

Enfants d'une même patrie, Français par le cœur et les sentiments, nous atteindrons le même but, vous sous les ordres du vaillant Rivera, nous sous les ordres de l'invincible Paz.

Comme frères et amis, félicitons-nous réciproquement d'une aussi noble résolution, elle est digne de nous, comme enfants de la belle France, et, lorsque l'effluve de la paix brillera sur ces belles contrées, et que nous enfants parlerons de cette guerre impie et de nos dangers, nos femmes et nos filles leur répondront en nous montrant : "Il était là." Ce mot sera pour nous l'étoile de l'honneur.

Le *Costaucional* dément la nouvelle d'hier qui annonçait que 43 hommes avaient quitté le camp d'Ortibe pour se joindre aux défenseurs de la république.

— Le même journal annonce comme un bruit général, que le colonel Flores est entré à San José et a surpris un corps ennemi de 40 hommes, qu'il aurait complètement défaits.

NOUVELLES DIVERSES.

L'honorable George Grey, capitaine de la frégate de S. M. B. le *Boldern*, récemment entrée à Toulon, a été chargé de porter à M. le vice-amiral Baron Higon, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée, l'expression de toute la gratitude du vice-amiral sir El Owen, commandant en chef les forces navales anglaises dans la Méditerranée, pour le secours empressé apporté, le 20 novembre passé, au vaisseau le *Formidable*, par les bâtimens de la station du roi à Barcelone.

Nous publions les articles additionnels aux arrangements arrêtés les 10 octobre 1834, 12 septembre 1837, 20 septembre 1839 et 8 juillet 1841, entre la France et les Pays-Bas, relatif à nos relations de poste :

Art. 1er. Il sera établi en transit par la Belgique et par la route la plus directe, aux mêmes conditions que celles stipulées dans l'arrangement provisoire du 10 octobre 1836 et les articles additionnels du 20 septembre 1839, un échange de correspondance direct et réciproque entre le bureau français de Lille et le bureau néerlandais de Bèlta, pour les lettres et journaux que les deux offices reconnaîtront utile de diriger par cette voie.

Art. 2. L'article ci-dessus sera considéré comme additionnel à l'arrangement provisoire du 10 octobre 1836, ainsi qu'aux conditions supplémentaires des 12 septembre 1837, 20 septembre 1839, et 8 juillet 1841, et aura la même durée.

— Nous apprenons d'une bonne source, dit l'*Echo saurais*, que l'école de cavalerie reçoit une grande extension : en outre de la 2.º division, forte de 33 sous-lieutenants qui arrivent tous les jours, le ministre de la guerre vient de décider que 45 capitaines instructeurs des régimens de cavalerie et d'artillerie vont arriver prochainement dans notre ville pour mettre en essai le système de dressage des jeunes chevaux, d'après les principes de M. Baucher ; ces essais sont placés sous la haute surveillance de M. le lieutenant-général comte de Sparre. L'école de cavalerie reçoit enfin, au 1er avril, une 3.º division, d'officiers d'instruction. Ces nouvelles dispositions vont accroître de plus du double le personnel de l'école.

— Voici l'âge des souverains de l'Europe, au 1er janvier 1843 : le roi de Suède, 79 ans ; le souverain pontife, 77 ans ; le roi des Français, dans sa 70e année ; le roi de Wurtemberg, 61 ans ; le roi de Bavière, 56 ans ; le roi de Danemarck, 65 ans ; le roi de Sardaigne, 54 ans ; le roi des Belges, 53 ans ; le roi des Deux-Siciles, 33 ans ; le roi des Grecs, 27 ans ; la reine de Portugal, 24 ans ; la reine d'Angleterre, 23 ans ; le sultan, 19 ans ; enfin, Isabelle d'Espagne, 14 ans.

— On dit que M. le duc de Montpensier vient d'être fait capitaine d'artillerie à l'occasion du nouvel an.

— Il résulte du bilan et du compte rendu des opérations de la banque de France, publiés par le *Moniteur*, qu'en 1842 cet établissement a escompté des effets de commerce montant pour 501,375,702 fr. 93 c. Elle a avancé sur effets publics 26,223,302 fr. 24 c. ; sur lingots et monnaies, 15,701,200 fr. ; sur bons de la monnaie, 1,654,600 fr. Des comptes et escomptes d'effets de commerce et avances sur rentes ont fait un mouvement de caisse d 130,465,000 fr. Les bénéfices de la banque de France et des comptes ont été de 4,909,326 fr. 20 c. ; déduction faite de 5,907 fr. 48, balance en perte des opérations du comptoir d'escompte de Caen, et 562,634 fr. 12 c. ; montant des dépenses d'administration.

— On écrit de Florence, le 27 décembre 1842 : "Le gouvernement tient rigueur au jeune prince Napoléon, fils de Jérôme Bonaparte, et persiste à lui interdire le territoire. La législation sur le duel est très rigide chez nous. Tout étranger qui adresse ou accepte une provocation est banni du grand-duché. Le prince

Napoléon provoqué à Florence, a été attendu pendant dix jours à Genève son adversaire qui est resté paisiblement ici. On applique la loi à celui qui s'est rendu à l'appel, tandis que l'autre, grâce à son abésance exemplaire, n'est nullement inquiété. Au reste, on assure que le prince prend le parti d'entreprendre un voyage sérieux pour laisser à cette triste affaire le temps de s'assoupir. Il va, dit-on, partir pour l'Amérique, et on désigne comme son compagnon de voyage M. de Suisson, qui a servi dans la marine française et a pris part à de belles expéditions scientifiques."

— On écrit de Granville :

"Soixante-dix bâtimens, jugeant ensemble 10,630 tonneaux montés par 4,316 hommes d'équipage, ont été expédiés de ce port en 1842 pour la pêche de la morue au Grand-Banc et à la côte de Terre-Nouve. La conservation des poissons apportés par ces bâtimens a exigé l'emploi de près de sept millions de kilogrammes de sel neuf. Quelques chargemens de morue ont été perdus ou avariés, du ressel ou du sel immonde ayant été employé pour leur préparation. En somme, les résultats généraux de la pêche peuvent être considérés comme favorables cette année.

"Sur les soixante-dix bâtimens partis de Granville, cinquante-deux y ont effectué leur retour, quinze ont abordé dans les ports de la Manche du S. E. et de la Méditerranée, enfin trois ont péri : ce sont l'Arthur, la Suzanne et le François-Ier. Les deux derniers se sont perdus, l'un au Grand-Banc, l'autre à la côte de Saint-Pierre. La mer refermait dans la profondeur de son sein le secret du sort de l'Arthur et des dix-neuf hommes qui le montaient."

Angleterre.—Nous avons de justes raisons de croire que le premier ministre s'occupe sérieusement en ce moment de découvrir les moyens d'améliorer la position morale et physique de la grande masse de la population de l'Angleterre. Cette sollicitude fait honneur à cet homme d'Etat, car la condition des classes laborieuses de la Grande-Bretagne est vraiment déplorable. Il est certain que dans ces dernières années, on n'est uniquement occupé d'accumuler des richesses, et que les nobles devoirs de l'humanité sont restés dans l'oubli.

(Morning Post.)

—Le *Times* considère comme totalement dénuée de fondement la nouvelle d'innée par le *Morning-Chronicle* dans son numéro d'hier, suivant laquelle sir Stratford Canning, ambassadeur britannique à Constantinople, aurait expédié un courrier à Smyrne, Vourla et Athènes, pour transmettre aux amiraux anglais l'ordre d'envoyer des vaisseaux sur la côte de Syrie. Le *Times*, pour calmer les appréhensions du *Morning-Chronicle*, ajoute que M. Shulbrens s'est embarqué pour Bournemouth avec des dépêches pour le consul d'Angleterre, annonçant que l'affaire du Liban est définitivement arrangée entre les grandes puissances européennes et le divan.

— On assure que lord Stanley a résolu de soumettre à une discussion franche et approfondie les recommandations que lui ont adressées les commissions des communes, en ce qui concerne l'émigration de l'Afrique pour ces colonies. Ce serait un moyen sûr de mettre nos colonies des Indes Occidentales en état de rivaliser avec le sucre de Cuba et du Brésil, que l'on obtient par le travail des noirs. Ce serait en même temps un moyen de hâter l'esclavage dans les colonies qui ont des nègres et de civiliser l'Afrique. On arrivera à ce résultat quand le travail des hommes libres sera moins coûteux que celui des esclaves.

(Morning Herald.)

—Deux adeptes du magnétisme comparaisant aujourd'hui en police correctionnelle : voici à quelle occasion : il y a quelque temps, une montre ayant été volée à un sieur Bonnetouche, dans un hôtel garni, une dame Pailart, couturière, offrit de faire connaître le voleur à l'aide du magnétisme. Bonnetouche accepta la proposition et s'empressa de remettre une somme de cinq francs à cette femme, qui se mit aussitôt à magnétiser une jeune ouvrière, la fille Reine Adenis. Arrivée à l'état de somnambulisme, celle-ci déclara que le voleur de la montre était un jeune homme, et elle fit, en termes vagues, un portrait assez ressemblant au sieur Rey, cousin et camarade du lit de Bonnetouche.

Les antécédents de Rey devaient éloigner tout soupçon ; cependant le crédule Bonnetouche l'ayant rencontré le même jour, lui rapporta les paroles de la somnambule, l'accabla de reproches et lui dit : " Va-t'en, regarde ta conscience. — Mais je n'ai rien sur la conscience " répondit Rey ; et il offrit de se transporter à l'instant chez la somnambule ; ce qui fut accepté. La dame Paillard recommença son opération de magnétisme ; Reine Adenis s'endormit ou feignit de s'endormir ; et comme Rey lui prenait la main, elle s'écria : Vous êtes le jeune homme que j'ai désigné ce matin. "

Nouveaux reproches de la part de Bonnetouche ; nouvelles protestations d'innocence de la part de Rey. Enfin ce dernier, irrité de cette persistance qu'on mettait à l'accuser, appela en réparation d'honneur devant le juge de paix les deux femmes et son cousin Bonnetouche, mais ce magistrat éclairé par des renseignements pris sur Rey, crut reconnaître dans la conduite de la femme Paillard et de la fille Adenis, une de ces manœuvres qui, aux termes de la loi, constituent le délit d'escroquerie, et il en fit son rapport au parquet.

Aujourd'hui, devant le tribunal, la femme Paillard se défend en disant qu'elle n'a exercé le magnétisme que dans un intérêt d'humanité, et que, s'étant aperçue que la fille Adenis était douée de beaucoup de lucidité, elle a cru pouvoir faire comme beaucoup de savans. Quant à celle-ci, elle déclare qu'elle n'a aucun souvenir de ce qu'elle a pu dire pendant son sommeil, et que, par conséquent, si elle a commis une erreur, elle n'en saurait être responsable.

Nonobstant ce système de défense, le tribunal, conformément aux conclusions de M. l'avocat du roi, a condamné les deux prévenues à un mois de prison.

— La méthode d'équitation de M. Baucher reçoit depuis près d'un an dans nos corps de troupes à cheval la plus heureuse application. Les essais tentés à Paris dans les divers régimens de la garnison et au dernier dernier camp de Lunéville ont présenté des résultats qui témoignent de la supériorité de cette méthode. Les instructeurs de la moitié des régimens de cavalerie et d'artillerie ont déjà été initiés par M. Baucher à ses principes d'équitation. Ces officiers, qui en font usage pour dresser les jeunes chevaux de leurs corps, obtiennent des succès qui dépassent toute espérance et répondent victorieusement aux attaques de la routine et de l'envie.

Les avantages procurés par l'application du nouveau système doivent s'étendre à toute l'armée, et sur le rapport du comité de cavalerie, le ministre de la guerre a prescrit que les capitaines instructeurs des régimens, qui n'ont encore qu'une connaissance incomplète de la méthode, seraient réunis à Saumur dès le mois de janvier pour se livrer à cette étude, qui sera dirigée par M. Baucher lui-même.

AVIS.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé Etienne Lacassie, natif d'Oron (Basses-Pyrénées) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 29 mars jour où nous le fimes arrêter par la police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses malles et ses aveux écrits par lui-même ne laissant aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes radran émail, cuvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n° 46.616. et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillantes. Tous ces objets, si l'obstacle à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843.

POTHIER, E. LETOURNEAU,

Tienda de la Ciudad de Paris,
Calle San-Francisco.

Il a été perdu le 6 mai un porte-cigares en paille contenant une papilote et un certificat d'exemption de service au nom de Thénaud Gilbert Antoine. — La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal : il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monét l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons-

AVIS.

M. Jean Pasca' Lucas est prié de passer chez MM. Plane frères rue des Juifs, n. 38, de midi à deux heures, pour s'affaire qu'il lui sera.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

2me. compagnie sédentaire.

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévenus que M. Bocciardy, nommé capitaine en remplacement de M. Aubriot, démissionnaire d.tribuna dorénavant le reste des armes nécessaires a l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la denomination des M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 a 11 heures.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la Marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Avis aux Boulangeries.

Les boulangeries qui voudraient traiter pour la fourniture du pain journalier nécessaire à la Legion, sont invitées à se présenter à l'Etat Major de ce corps où il leur sera donné connaissance des conditions du marché.

24me. compagnie dite de la

COCARDE

chez M. Rouillier. [Sénateur],
Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazard, à se faire inscrire hors du marché, maison Esteves, près du Café de l'Uruguay.

Aviso á los Plaboradores de Pan.

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno á los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 24 del corriente, en representarlos. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores,
WEILL y Ca.

AVIS.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Centre s'engage d'apprendre aux amateurs la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.
3. Idem pour la poudre de fusils à piston.
4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.
5. Idem pour faire le Cidre à la perfection.
6. Idem pour faire du bon vinaigre avec de l'eau.
7. Idem pour Graver sur le fer blanc.
8. Idem pour Graver sur le fer ou l'acier.
9. Idem pour Graver sur les orfres d'Autriche.
10. Idem pour argentier le Cuivre et le Nickel.
11. Idem pour faire le fer.
12. Idem pour faire les arbres de Sauterne.
13. Idem pour charger le vin rouge en blanc.
14. Idem pour serrer le ma bre tromp.
15. Idem pour fondre à l'instinctive Bâtre de Fer.

Les personnes qui voudraient honorer de leur confiance s'adresseront chez Le Centre en face M. Rouhier au café de la Cocarde de 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc., etc.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat-major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face de magasins du Pavillon Français.

VOLONTAIRES FRANÇAIS.

DEUXIEME BATAILLON.

Voltigeurs.

M'étant déjà réuni à tant de cœurs dignes d'être français, j'ai rempli une liste de braves, et je me sers de la voie du journal pour prévenir tous ceux qui ne seraient pas enrôlés jusqu'à ce jour de passer chez moi, rue Buenavista, maison Lima où ils trouveront des amis tous voués à la noble cause que nous défendons. Puisque c'est notre liberté !...

Le capitaine, DULAC.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français.

Montevideo, 15 avril.

Le commandant de la compagnie
POYSFINJEAN

Le Gerant Jh. REYNAUD.

Impimeris Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.